

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED WEEKLY

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entered at the Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vendredi, 18 septembre 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

Les Etats-Unis et la France

Nous ne mettons pas en doute les sentiments amicaux des Etats-Unis à l'égard de la France. Nous avons la conviction profonde que le président Wilson ne songe pas à violer la neutralité au bénéfice de l'Allemagne lorsqu'il propose d'inscrire sur le registre américain les navires de commerce allemands réfugiés actuellement dans les ports de l'Atlantique et du Pacifique où flotte le drapeau étoilé.

Mais les meilleures intentions ne sauraient justifier certains faits préjudiciables aux intérêts français et anglais. Or, les Etats-Unis nous causeraient un préjudice indiscutable s'ils achetaient et couvriraient de leur pavillon des navires allemands, essayant ainsi de les soustraire à la confiscation dont ils sont menacés par les escadres franco-anglaises.

D'abord, cet achat de bateaux d'une nation belligérante par une puissance neutre après la déclaration de guerre est formellement interdit par les conventions internationales de La Haye. Ce serait une violation manifeste du droit. Nous espérons fermement que le gouvernement des Etats-Unis ne se laissera pas entraîner à la commettre.

Lorsque la Turquie feint d'acheter des croiseurs allemands pour les soustraire à nos légittimes représailles, nous ne le tolérons pas, mais nous nous l'expliquons par la quasi-vassalité de l'Allemagne tient depuis quelques années le peuple ottoman.

Si la libre Amérique prêtait un concours indirect à nos en-

nemis, elle n'aurait point cette excuse relative, et elle assumerait tout entière la responsabilité morale d'un acte antimoral. Mais nous sommes convaincu que, malgré les conseils intéressés des amis de l'Allemagne, le président Wilson ne permettra pas la manoeuvre dolosive qui lui est imprudemment suggérée.

Il nous évitera le réel chagrin que nous aurions à arrêter des navires battant, fût-ce par fraude, le pavillon américain.

Trop de liens matériels et moraux nous unissent à la grande République américaine pour que nous ne tenions pas à conserver toujours avec elle des relations étroitement cordiales. Les sympathies de la France pour les Etats-Unis sont séculaires et nous les croyons réciproques. Si Lafayette et ses compagnons d'armes français combattirent naguère pour l'indépendance des Etats-Unis, n'avons-nous pas vu l'autre jour défiler à Paris des volontaires américains qui venaient à leur tour défendre avec le drapeau de la France la cause de la civilisation et de la liberté? Nous n'oublions pas non plus de l'autre côté de l'Atlantique.

CHARLES CHAUM. T. Le Travail et le Commerce Dans les syndicats ouvriers L'action des travailleurs du bâtiment pour la défense de Paris.

Les ouvriers du bâtiment qui s'étaient fait inscrire à la Bourse du travail pour avoir du travail avaient été convoqués hier à la Maison des fédérations, rue de la Grange-aux-Belles. Les délégués syndicaux leur ont annoncé qu'ils allaient être formés en équipes et envoyés tous, dès aujourd'hui, aux environs de Paris afin de travailler à des travaux urgents pour la défense du camp retranché.

M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., qui a pris la parole dans cette réunion, résume ses impressions en ces termes dans la "Bataille syndicaliste" de ce matin: Ils étaient deux mille terrassiers, maçons, menuisiers, charpentiers, etc., réunis hier matin à la Maison des fédérations, deux mille qui avaient répondu à l'appel de leurs syndicats, et qui venaient recevoir les dernières instructions pour les travaux urgents que les circonstances actuelles réclament d'eux.

Quels applaudissements nourris accueillirent la déclaration que leurs pioches seraient aussi utiles à la défense du pays que les fusils des combattants! Un grand souffle a passé sur cette réunion improvisée, lorsque l'on déclara qu'il fallait vaincre pour le salut de la civilisation internationale, représentée par la France.

Où, le gouvernement peut compter entièrement sur le dévouement et l'abnégation de ceux qui partiront ce matin pour exécuter les ouvrages nécessités par la situation.

Les repas populaires. Le secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine, M. Bled, donne sur les repas populaires les renseignements suivants:

Les repas populaires, subventionnés par le Comité du Secours national, se multiplient. Tant à Paris qu'en banlieue, le nombre des repas servis quotidiennement dépassera, dès aujourd'hui, vingt-cinq mille (25,000). Ces repas sont servis à Paris dans 31 établissements, et en banlieue dans 17.

Tous les jours qui vont suivre, de nouveaux établissements seront ouverts, dans lesquels de nouveaux milliers de repas seront servis quotidiennement.

A partir de ce matin lundi, tous les repas subventionnés par le Comité du Secours national seront payants, au prix de 20 centimes chacun.

Ils seront payés soit en espèces, soit avec des bons. C'est ainsi que les personnes ne touchant ni le secours militaire ni le secours de chômage pourront néanmoins, en se procurant à la mairie des bons du Comité du Secours national, bénéficier des repas populaires.

Cependant ces bons ne seront reçus aux caisses des repas populaires que dans la proportion d'un cinquième.

Si cette proportion ne permettait pas d'englober toutes les personnes sans ressources, les mairies pourraient y suppléer en distribuant des bons de repas émis par elles et payables à leur caisse.

Les bons de repas du Comité du Secours national, mis directement par le comité à la disposition des maires, seront payés aux organisateurs des repas à la même adresse que les subventions, c'est-à-dire rue de la Grange-aux-Belles, 33. Ils pourront être remboursés, s'il y a lieu, deux fois par semaine.

De toute façon, tous les repas servis au prix de 20 centimes seront subventionnés par le Comité du Secours national de 40 centimes chacun, qu'ils aient été payés avec des espèces ou avec des bons.

LA SITUATION

Paris, 21 août. — Après le conseil de la défense nationale, M. Malvy a dit aux journalistes qui l'entouraient: "La bataille est engagée. Je n'en sais pas davantage."

Il faut nous résigner nous-mêmes à n'en pas savoir davantage. Le duel qui vient de commencer durera trois jours selon les uns, une semaine selon les autres. Certes, quelques dépêches disent, ce matin, que les premiers engagements, du côté de Charleroi, nous ont été favorables. Il faut enregistrer ces bruits avec joie; mais il serait dangereux de croire qu'ils ont un intérêt capital. La bataille va se poursuivre, âpre et formidable, sur le front immense de alliés. Il y aura des coups, tantôt heureux, tantôt favorables à l'adversaire. Ce n'est qu'à la fin que nous pourrons célébrer la victoire si, comme nous l'espérons, elle nous est acquise. Jusque là, soyons calmes, faisons crédit à nos chefs; ayons confiance en nos soldats dont la valeur, depuis l'ouverture des hostilités ne s'est pas démentie. Depuis le début de la guerre, les communiqués du gouvernement tendent à nous prémunir contre certains emballements justifiés. A ce point de vue, il faut lire avec attention la note du bureau de la presse, à Londres. Il est d'une admirable netteté et met au point, en ce qui concerne les

premiers combats, tant à la frontière de l'est qu'en Belgique. Il ne manque pas, d'ailleurs, de constater, en terminant, que la situation militaire est excellente. C'est là l'indication précieuse qui seule est à retenir, pour l'instant. Elle nous fixe, dans la mesure où cela peut être fait, sur la résistance que des troupes alliées vont opposer, en Belgique, aux hordes germaniques accourues en masse pour nous enfoncer. Tous les espoirs nous sont permis. Attendons.

La journée d'hier, d'après l'ensemble des renseignements officiels, a été bonne. Nous avons arrêté en Lorraine l'offensive allemande. Nous tenons toujours les cols des Vosges et, comme l'indique la communication du ministère de la guerre, le plan conçu par notre état-major a été, sur ce point, complètement appliqué.

On a vu que l'Angleterre a prêté au gouvernement belge les millions réclamés par l'Allemagne aux villes de Bruxelles et de Liège. On fera mieux, un peu plus tard, en chassant les Allemands du territoire de nos courageux voisins. En attendant, il faut constater qu'en dépit des conférences de la Haye et des chartes internationales au moyen desquelles on a essayé de mettre dans la guerre toute l'humanité qu'elle peut comporter, le Germain reste fidèle à la plus vieille barbarie. Les Allemands, ou plutôt les Prussiens, ont toujours rançonné les villes par eux occupées. Francfort, qui est à eux, s'en souvient. En 1870, le département de la Seine-et-Marne a dû payer une rançon de 24 millions. Rouen dut verser 6 millions dans un délai de cinq jours; Paris fut frappé d'une contribution de 200 millions, qu'il dut acquitter avant le quinzième jour de l'armistice. Le soldat antique disait: "Frappe à la caisse!" Cela, qui nous indigne, ne saurait nous étonner. Nous savons, en effet, et depuis longtemps, que pour l'Allemagne, la guerre est avant tout une affaire, ou, pour mieux dire, une industrie. Les héros teutons aiment à se faire des rentes dans le même temps qu'ils tirent l'épée. Leur férocité ne leur fait pas perdre de vue les petits bénéfices. Ce que le populaire a surtout retenu du grand désastre de 1870, c'est le goût que les Prussiens et les Bavarois avaient pour nos pendules. Déjà, longtemps avant, Frédéric, étant à Paris, s'était montré étonné de ce que le moindre petit bourgeois eût une montre dans son gousset.

Ces gens-là sont imparfaits. Le Germain d'aujourd'hui, en dépit de dix siècles de culture, est tout semblable à ses lointains ancêtres, et il suffit de soulever la visière de son casque à pointe pour découvrir qu'il porte toujours au front le signe de la bête.

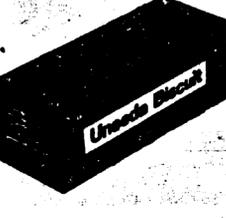
HYDRO-TEHR-MASS. Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 3 à midi; messieurs, de 4 heures à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manipulations, \$1.00, \$2.00 par mois. Ponche et massage, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 1728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai - 1 an

Il existe une immense satisfaction dans l'achat des Uneda Biscuit parce que vous savez que vous avez ce que vous désirez — des soda crackers fraîchement sortis du four, croustillants, propres, appétissants et nourrissants.

Uneda Biscuit sont toujours de qualité uniforme — ils sont toujours égaux, comme croustillant et savoureux — ce sont des soda crackers auxquels vous pouvez vous fier. Et tout cela parce que les Uneda Biscuit sont des soda crackers extra emballés avec des soins extras.

Cinq cents partout en paquets à l'épreuve de la moisissure.

NATIONAL BISCUIT COMPANY



LA MOISSON

Les récoltes en France ont été enlevées, comme nous l'avions fait prévoir, dans de bonnes conditions, malgré la mobilisation. Grâce à l'active prévoyance du ministère et des grandes associations d'agriculture, grâce aussi à l'aide que se sont mutuellement prêtée nos cultivateurs, le personnel n'a pas manqué.

Au ministère de l'agriculture on centralise actuellement les résultats de la moisson. Ils sont excellents, ainsi qu'on le pourra constater par les chiffres qui seront publiés prochainement.

On s'occupe actuellement, rue de Varenne et aussi à la Société nationale d'agriculture à assurer un égal succès aux vendanges.

Hier, sous la présidence de M. Méline, se sont réunis, au siège de la Société nationale d'agriculture, MM. Henry Sagnier, secrétaire perpétuel de cette société; Lavollée, secrétaire général de la Société des agriculteurs de France; Tisserand et Prillieux, membres de l'Institut; Dybowski, Bernard, Decker-David, Det-

rich et plusieurs membres des grands groupements agricoles, pour étudier cette question et celle de la préparation des terres en vue des semailles.

D'autre part, il nous est agréable d'annoncer que le ministère de l'agriculture de la Grande-Bretagne vient de constater que la récolte du froment, dans le Royaume-Uni, a été, cette année, de 10 pour cent supérieure à celle de l'année dernière; que la récolte d'orge, légèrement inférieure à celle de 1913, est néanmoins supérieure à celles des trois années précédentes; qu'enfin, le nombre des bestiaux dépasse de beaucoup le chiffre habituel.

A MULHOUSE L'héroïsme de nos troupes avoué par un journal allemand.

Un Allemand immigré de Mulhouse raconte, dans les "Münchener Neueste Nachrichten", 19 août, la première prise de cette ville et la rentrée des Allemands. L'héroïsme de nos troupes ressort de ce récit d'une façon éclatante.

"Un combat horrible, presque corps à corps, dura une heure et demie. Les mitrailleuses grinçaient sans cesse. Puis des signaux: "Kartoffelsapp!" (soupe de pommes de terre!) précédant l'attaque à la baïonnette. Blottis à douze dans une cave, nous attendions l'issue de cette terrible bataille qui ne voulait pas finir.

"Enfin les Français cédèrent et une multitude innombrable de soldats allemands entra dans la ville. L'état-major, la Croix-Rouge, la poste de campagne, tout était là. On passa le temps à se réjouir jusqu'à neuf heures du soir. Tout à coup survint la trahison (!). Des Français étaient là, cachés dans les maisons, et firent feu sur nos troupes. De nouveau, dans les rues, un corps-à-corps s'engagea avec un bruit effroyable de mitrailleuses. Il fallut fuir de nouveau dans une cave et nous barricader avec des matelas.

"Dinnombrables arrestations furent opérées. On dit qu'on va fermer le clou de Nedisheim parce qu'une compagnie de Français y était cachés. D'autres gens furent fusillés séance tenante, parce qu'on a trouvé chez eux des Français. Toute la journée d'hier on fit des perquisitions, la baïonnette au canon, et moi-même j'ai été menacé par un officier qui m'a mis son pistolet sous le nez, quand je passai dans la rue."

Certes il est douloureux de penser aux représailles barbares ordonnées par le commandement général. Mais cette poignée de Français, engageant la lutte contre tout un corps d'armée, à la nuit tombante, et cherchant, malgré les mitrailleuses, à se frayer un chemin, fit preuve d'une magnifique bravoure et qui autorise tous les espoirs.

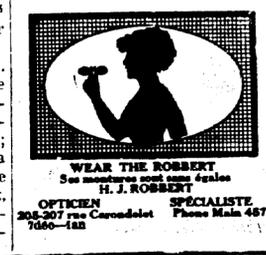
Un silence total. Un silence qui pèse, et ne ressemble à aucun autre. A la campagne, le silence est fait de bruits: bruits de l'eau qui coule, des insectes et des oiseaux, des feuilles que le vent berce. Ici, c'est un silence que rien de vivant ne peuple. On marche... On est tout seul; mais on est rassuré par le bruit qu'on fait en marchant. De loin en loin, deux agents immobiles causent à voix basse sous un verbe. Ils regardent le passant. Et l'on dirait qu'ils pensent: "Quel vacarme!"

Le canon français jugé par un officier allemand

Dans une lettre adressée à ses parents par un de nos soldats de l'armée du Nord, après les combats de Belgique, nous avons relevé ce passage:

A X... un major allemand fait prisonnier a déclaré devant nous à notre colonel: "Vous n'avez pas une artillerie de guerre, vous avez une artillerie de bouche."

L'aveu est intéressant à noter. Mais que de délicatesses, quand ces barbares sont blessés!



Feuilleton de l'Abéille de la Nlle-Orléans

No. 31 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

— Elle et son mari sont deux tourtereaux, disait-elle. Tous les jours je reçois des lettres d'eux. Son mari n'a cessé jusqu'ici de me remercier... Oh! il est heureux! Mon fils se marie aussi, seulement, c'est un secret.

— Avec qui? Dites-le, je vous en prie, demandait ses amis avec curiosité.

— Avec sa cousine germaine, Varia. Figurez-vous, il y a déjà plusieurs années qu'ils s'aiment, et je ne sais pourquoi ils n'osaient pas me le dire. Je l'ai remarqué et me suis décidée à parler la première. Au moins je sais que c'est grâce à moi qu'ils vont être heureux tous les deux.

— Et il y a longtemps que vous n'avez vu M. Gustalli? lui demanda tout à coup la comtesse Mourzoukoff.

— Anna Alexandrovna ne se troubla point.

— Oh! je ne le reçois plus, dit-elle; pensez donc, ces gens-là, ils sont si mal élevés.

— Alors vous n'avez pas entendu dire qu'il se marie?

La princesse fut désagréablement affectée, mais demanda avec indifférence:

— Avec qui?

— Je ne le sais pas... une provinciale... une commerçante quelconque, on la dit très riche.

Cette nouvelle gâta la bonne humeur de la princesse pendant deux jours. De nouveau se réveilla en elle le désir de voir le ténor, d'aller chez lui. Oh! si elle savait qu'on lui ferait bon accueil. Sans l'extravagance de Gérald... Il va épouser une provinciale, riche... Comme c'est désagréable!

Le mot riche amena Anna Alexandrovna à penser à l'argent et elle devint encore plus morose. La question argent commençait à lui être pénible. De sa propriété on ne lui envoyait presque rien, et les dépenses augmentaient, emportant chaque année une partie du capital. Les Tchavroff vivaient trop largement pour leurs moyens, mais personne ne s'inquiétait de cela. Serge ne savait même pas quelle était l'étendue de sa fortune. Il recevait son argent chaque mois et ne se souciait plus de rien, voyant que les autres ne troublaient pas avec la dépense. Paul Pétrouitch jouait aux cartes, perdait, dépensait pour les restaurants et les troikas afin de pas rester en arrière de ses amis encore jeunes. De plus, Anna Alexandrovna ne voulait rien se refuser et, autrefois, elle avait pour Gutchal embrouillé toutes ses affaires d'argent.

Quinze ans s'étaient passés depuis le dernier voyage des Tchavroff dans leur propriété; tout était alors en ordre, mais la princesse l'avait trouvée si ennuyeuse qu'ils n'y allaient plus, confiant toute la direction à l'intendant. Aujourd'hui que l'argent était presque entièrement dépensé, les revenus de la propriété étaient devenus une ressource très

importante. Bien que petit, il avait fallu donner une dot à Nadia. Le mariage de Serge était proche, il faudrait lui faire sa part... Que resterait-il après? Heureusement que Pierre était pourvu; l'héritage de la première femme du prince Paul Pétrouitch lui était revenu.

— Au printemps, il faut absolument que nous allions à Krouchine, dit la princesse à son mari; il faut voir ce qui se passe là-bas!

— Tu crois?

— Oui, je le crois. Cela vous est indifférent, vous n'avez que les amusements en tête... Sans moi, personne ne s'occuperait de la famille...

— Tu sais, Varia, dit un jour Serge, à quel point je désire partir d'ici, vivre avec toi séparément. Cette vie commence à être insupportable. Autrefois, avec mes sœurs, cela ressemblait au moins à quelque chose, s'était à peu près la famille, mais à présent...

Il fit un geste de la main. La situation ne lui plaisait pas.

— Crois-tu, c'était toujours ainsi, répliqua doucement Varia.

— Non, ne dis pas cela... pas toujours. Maintenant c'est particulièrement odieux... ou bien la vieillesse se voit mieux... La famille! On a amené une de mes sœurs à traîner dans les restaurants; l'autre s'est mariée avec un vilain fat. La famille! Ma mère ne pense qu'à elle-même, n'aime personne. Mon père également. Non, la famille... c'est quelque autre chose que nous ne connaissons pas. Je veux quelquefois demander à un domestique de me dire ce que c'est que la vie de famille... Il doit probablement le savoir...

— Tu recommences à t'énerver...

— Non, maintenant... depuis ces derniers temps... je réfléchis beaucoup... et je viens te parler parce qu'il n'y a que toi qui existes

pour moi... Je ne m'énerve pas, au contraire... Je veux que tout me soit compréhensible, alors je me calmerai. Il y a tant de choses étranges dans le monde! Tout cela il faut se l'expliquer. Je me l'expliquerai... Il n'y a pas longtemps... je fouillais dans mon armoire... et j'ai trouvé un vieux petit livre d'enfant. Je me souviens, c'est Pierre qui me l'avait acheté... il y a, douze ans, pour le nouvel an... un livre français... des petits récits. Dans chaque d'eux, d'une manière ou d'une autre, est décrite une famille, de bons parents, qui aiment leurs enfants plus qu'eux-mêmes, qui se sacrifient pour eux... Est-ce que cela est possible! Autrefois... je le croyais. Je me souviens quand je l'ai lu pour la première fois... J'avais neuf ans... Je me suis mis à pleurer, pensant que mon père m'aimait ainsi... Il est passé ce temps-là! Oh! Varia!... Garde notre amour. Par lui nous sommes meilleurs que les autres...

Elle se serra contre lui.

— Cesse, mon chéri; tu es nerveux. Il ne faut pas penser à cela.

— Si, il le faut. Maintenant il me semble que j'ai compris. Si je respectais mon père et ma mère, je serais heureux... Tu comprends ma pensée. Elle est très juste. Par exemple, si je me sens bien à présent, c'est que je te respecte.

Il s'était assis et, songeur, s'était couvert la figure de ses mains. Varia le regardait avec inquiétude. Elle ne l'avait jamais vu aussi énérvé et en même temps aussi doux.

— Serge, dit-elle, tu es très irritable. Il faudrait voir le docteur.

Il leva la tête. Son visage était tout à fait calme.

— Un docteur? dit-il en souriant; pourquoi? Je suis bien portant.

— Non, tu es malade des nerfs. Tu sais qu'il ne faut pas plaisanter avec cela.

— Penses-tu que je vais me droguer! Pourquoi crois-tu que j'ai les nerfs malades? Tu vois, au contraire, je suis gai... comme toujours, davantage même.

En effet, sur son visage ne restait aucune trace d'émotion ou de tristesse.

Varia s'étonna de ce changement rapide.

— A Dieu merci! Tu m'as effrayé, dit-elle; tu disais à l'instant des choses... Tout de même, tu devrais te distraire.

— La meilleure distraction — notre mariage! Il y a encore quatre semaines à attendre, si ce n'est plus, et je désire tant que cela soit fait au plus vite.

Brusquement, il s'approcha de Varia et l'embrassa avec force, avec passion. Elle se souvint des baisers de Gutchal et tressaillit.

— N'ait pas peur, dit Serge en riant avec bonhomie; est-ce la première fois que je t'embrasse, ou bien t'est-il désagréable que je te touche?

— Qu'as-tu? s'écria Varia. Pourquoi pense-tu pareille chose? Il ne manque plus que ceci, que tu t'imagines que je ne t'aime pas. Non, je t'assure, il faut te distraire. — C'est bien! Que m'ordonnes-tu de faire? — Tu restes tout le temps à la maison. Va quelque part... — Voir mes camarades? Ce n'est pas une distraction. Tu sais bien que ces idiots me font enrager. — Non, va au théâtre. — A l'opérette. Il n'y a pas actuellement d'autre spectacle. — Même à l'opérette... — Bien, Votre Excellence! — Envie chercher le billet tout de suite.